

PDF hosted at the Radboud Repository of the Radboud University Nijmegen

The following full text is a publisher's version.

For additional information about this publication click this link.

<http://hdl.handle.net/2066/45130>

Please be advised that this information was generated on 2019-04-19 and may be subject to change.

BELL (David), *Real Time. Accelerating Narrative from Balzac to Zola*, University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 2004, 158 p.

Il faut conseiller la lecture de cet ouvrage aux ennemis de l'Amérique et du mode de vie américain (*American Way of Life*). David Bell leur apporte une nouvelle troublante, dérangeante même : non, le mal ne vient pas de là-bas ; nous, habitants de la « vieille Europe », sommes nous-mêmes responsables de ce qui nous arrive. Pire encore : les premiers théoriciens de l'« américanisation » (phénomène bien mal nommé, nous nous en rendons compte ici) furent les romanciers du XIX^e siècle, et ils étaient tous français.

David Bell a réussi en d'autres mots un véritable exploit : nous étions convaincus que l'idéal de rapidité et d'efficacité qui est au cœur de la vie moderne était une invention d'outre-atlantique ; nous apprenons ici qu'il n'en est rien. Le processus de l'accélération des transports et des échanges, processus dû au progrès industriel, prend ses origines sur le territoire européen. Et tout commence à peu près à l'époque où Balzac écrit *La Comédie humaine*. L'Amérique, en d'autres mots, et nous voulons entendre par là : l'Amérique de l'oncle Sam, à qui nous devons la devise *Time is money*, n'a rien inventé. Tout commence chez nous, et par notre faute.

Mon entrée en matière est un tantinet démagogique, je recommence donc. Quel est le véritable objet du livre de David Bell ? Ce n'est peut-être pas en tout premier lieu, comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique, le phénomène de la vitesse, ou de l'accélération des transports et des communications en tant que problème technique et culturel. David Bell s'intéresse ici à ce que nous appelons de notre côté de l'Atlantique « les sciences de l'information et de la communication », et il essaie d'expliquer comment selon lui sont nées ces sciences :

« La "science" de la communication, science apparue plus ou moins au milieu du XX^e siècle – si l'on veut la faire naître au moment où elle est devenue un enjeu théorique –, a été rendue possible et nécessaire à cause d'un immense développement technologique. Or celui-ci a augmenté de façon spectaculaire la rapidité des commu-

nications dans la seconde moitié du XIX^e siècle (train, télégraphe électrique, téléphone, radio, avion). »¹⁴

Autrement dit : le nom et le label *infocom* appartiennent au XX^e siècle ; la chose existait déjà, et depuis longtemps. Et on voit donc tout le profit qu'un « littéraire », lecteur de Stendhal, Zola, Hugo, Balzac pourra tirer d'un tel constat. Sa tâche est d'aller voir du côté des représentations fictionnelles et romanesques de la modernité technologique. Quel est le traitement zolien, stendhalien, balzacien du train, du télégraphe, de la poste, d'autres machines à communiquer et à transporter ? Or, s'il fait bien son travail, notre littéraire ne manquera pas de s'apercevoir que le romancier est théoricien à sa manière, c'est-à-dire que l'*infocom* est aussi sa chose, même si, à l'époque qu'étudie David Bell, cette chose n'était pas encore baptisée.

Deux précisions supplémentaires sont ici nécessaires. Je dois d'abord signaler que pour David Bell, le romancier est théoricien non seulement par les histoires qu'il imagine, ou par les objets qu'il représente, mais aussi par la forme qu'il donne à son texte. La découverte de la vitesse, l'accélération des processus d'échange ont donc également à ses yeux des conséquences sur le plan stylistique. Force est d'admettre qu'une œuvre littéraire, si on accepte les prémisses de David Bell, « théorise » par son style, par sa forme. Stendhal, Zola, Dumas, Balzac n'auraient pas écrit de la manière qui leur est propre s'ils avaient vécu dans un univers plus lent, où la vitesse au sens technologique n'aurait pas encore été inventée.

Seconde précision : l'accélération des procédés de communication et de transport, accélération due au progrès technique, commence *grosso modo* dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais des signes avant-coureurs apparaissent bien avant ce moment, et c'est ce qui explique la présence de Balzac. L'auteur de *La Comédie humaine* est peut-être le premier au regard de David Bell à avoir compris dès le début du siècle dans quel sens ce siècle allait évoluer. Balzac est essentiellement ici un prophète de la modernité et il ne fait guère de doute que cette étiquette lui aurait plu (il est vrai, si on prend le Balzac des années trente ; plus tard, une sorte de nostalgie

14. Je traduis (p. 8).

s'installe et un refus de la modernité, mais que David Bell, vu la cible de son travail, n'a pas besoin de prendre en compte).

Deux chapitres de cet ouvrage sont consacrés à Balzac. Le premier intitulé *Webs : Genealogies, Roads, Streets* (« Toiles : généalogies, routes, rues ») est une analyse d'*Ursule Mirouët* où David Bell aperçoit des analogies intéressantes et révélatrices dans le contexte qui est le sien entre, d'une part, le réseau généalogique et familial mis en place par Balzac et, d'autre part, le système de relais et des coches. En somme : l'auteur de *Real Time* démontre que le réseau généalogique fonctionne chez Balzac de manière « technologique » et que la technologie en question est déjà « moderne » vu qu'elle appartient à ce que Paul Virilio, un des maîtres à penser de notre collègue de Duke, appelle la *dromosphère* (de *dromos* : « course » et de *sphère*). On voit très bien ici la sorte d'interaction entre forme et contenu qui intéresse David Bell et dont il a déjà été question plus haut : la forme romanesque est directement liée à un certain état du progrès technologique. David Bell se propose pour but de déduire d'un dispositif formel des conclusions sur le plan du sens.

Le deuxième chapitre où Balzac occupe le devant de la scène a pour titre : *Intersections : Relays, Stagecoaches, Walks* (« Intersections : relais, carrosses, promenades »). David Bell analyse ici *Un début dans la vie* où Balzac propose, comme il l'écrit lui-même dans l'incipit du roman, une étude « archéologique » des « différents modes de transports en usage dans les environs de Paris ». Son objet est donc la « voiture », ce qu'il appelle aussi significativement « le matériel social d'une époque ». Nous voyons ici encore comment l'étude d'un dispositif purement matériel et technique : l'état des « messageries » au début du XIX^e siècle, permet des conclusions sur le plan symbolique et herméneutique.

L'analyse de David Bell est tributaire de Derrida et de la théorie de la communication « déconstructiviste » que propose *La Carte postale* (1980) :

« *Un début dans la vie* démontre de façon frappante qu'une fois jeté dans le réseau des transports, le message écrit est coupé de son auteur ; il s'ensuit une déstabilisation sur le plan des identités, une

interchangeabilité des individus et des signifiants qui en fin de compte peut mener aux pires conséquences » (p. 53).

Nous trouvons par ailleurs, toujours dans le même deuxième chapitre, une série de remarques consacrées aux *Chouans* et au *Père Goriot*. Celles-ci ont pour but de prolonger la réflexion techno-culturelle menée par David Bell et, aussi, de confirmer d'une autre manière encore l'étonnante modernité, la stupéfiante lucidité de la fiction balzacienne :

« Ce que j'ai essayé de montrer dans *Real Time* est que, si nous avons appris à vivre de manière de plus en plus rapide, l'histoire de notre apprentissage a commencé il y a deux siècles environ et constitue une étape décisive dans le processus de l'émergence de la modernité » (p. 141).

Je termine sur une note un peu personnelle mais c'est pour mieux exprimer la grande admiration que j'ai pour le travail de David Bell. J'avais moi-même, dans un passé déjà lointain, publié un petit ouvrage sur les représentations romanesques du téléphone dans la littérature du XIX^e et du XX^e siècle¹⁵. Cet ouvrage est passé inaperçu ou presque ; je pense maintenant qu'il était venu trop tôt. On croyait encore dur comme fer à l'époque à l'incompatibilité de la culture et de la technique. Donner une dignité au téléphone, c'était comme commettre un sacrilège. Il fallait distinguer en régime littéraire entre objets « hauts » et « bas » et les objets techniques appartenaient, croyait-on, à la seconde catégorie. Les mentalités ont, heureusement, beaucoup changé depuis. Or si elles ont changé, cela est dû pour une bonne part au travail de David Bell qui, dans son livre *Circumstances* (1993) et, surtout, dans celui qu'il vient de publier aujourd'hui, a su démontrer, et cela mille fois mieux que je ne l'avais fait à l'époque, pourquoi les études littéraires ont besoin d'une *technocritique*.

On nous vante les vertus des études culturelles (*cultural studies*), ou de la théorie dite « postcoloniale ». Je suis plutôt méfiant quant à toute approche dont le programme est de chercher l'essence de la littérature hors littérature, ce qui ne peut mener bien loin à mes yeux. L'avenir à mon sens (David

15. *À distance de voix*, Lille, Presses de l'Université, 1994.

Bell me confirme dans cette idée) appartient aux *technolectures*, qui sont de vraies *lectures*, c'est-à-dire que l'exercice consiste d'abord à bien lire et à expliquer un texte. Mais ce qui compte dans le texte, ce sont ses objets fétiches : le carrosse, l'avion, la radio, le courriel, l'Internet, le télégraphe, le téléphone. David Bell serait-il parent de Graham ? Je le lui demanderai la prochaine fois, quand je le reverrai en Amérique.

Franc SCHUEREWEGEN

Réception

ANOLL (Lidia) et Francisco Lafarga, *Traducciones españolas de la obra de Honoré de Balzac*, Barcelone, PPU, « BT bibliografias de traducción », n° 2, 2003, 148 p.

Ce petit nombre de pages contient un travail colossal, résultat d'une entreprise engagée en 1976, et dont la thèse de Lidia Anoll, *Balzac en Espagne. Répertoire bibliographique de la traduction espagnole de l'œuvre d'Honoré de Balzac*, soutenue à Barcelone en 1979, avait marqué une première étape importante. Elle est aujourd'hui conjointement achevée par Francisco Lafarga, spécialiste de la réception de la culture française en Espagne, et par Lidia Anoll, dont la signature est familière aux lecteurs de notre revue, puisque cette dernière, correspondante du Groupe d'Études balzaciennes en Espagne, collabore depuis 1987, en nos pages, à la rubrique « Balzac à l'étranger ». L'ouvrage de ces deux auteurs offre rien de moins que la recension bibliographique exhaustive et rigoureuse, avec description détaillée des contenus et localisation dans les principales bibliothèques barcelonaises et madrilènes, de toutes les éditions de toutes les œuvres d'Honoré de Balzac en espagnol, en catalan (la première traduction en cette langue, *La Pau de casa* [*La Paix du ménage*], est de 1924 ; la seconde, *El Lliri de la vall* [*Le Lys dans la vallée*], est de 1929), en basque et en galicien.

Ce répertoire comporte six cent trente-huit entrées divisées en trois sections : I. « Œuvres complètes. La Comédie humaine.